

**Contre point à l'idéologie gestionnaire :
Le paradigme du tablier**

Claude DEUTSCH

"La quatrième planète était celle du businessman. Cet homme était si occupé qu'il ne leva même pas la tête à l'arrivée du petit prince.

- Bonjour; lui dit celui-ci. Votre cigarette est éteinte

- Trois et deux font cinq. Cinq et sept douze. Douze et trois quinze.

Bonjour. Quinze et sept vingt deux. Vingt deux et six vingt huit. Pas le temps de la rallumer. Vingt six et cinq trente et un. Ouf! Ça fait donc cinq cent un millions six cent vingt deux mille sept cent trente et un.

- Cinq cent millions de quoi ?

- Hein ? Tu es toujours là ? Cinq cent un millions de... Je ne sais plus... J'ai tellement de travail ! Je suis sérieux moi, je ne m'amuse pas à des balivernes ! Deux et cinq sept". (1)

Ainsi un directeur de CHS¹ énumérait le nombre des patients hospitalisés dans son hôpital. Depuis la loi sur le secteur du 31 décembre 1985, il énumère de la même manière le nombre des structures extra-hospitalières : hôpitaux de jours, centres d'accueils, appartements thérapeutiques, etc. Qu'importe ce qu'il s'y passe, pourvu qu'on ait le nombre.

L' EVALUATION QUANTITATIVE.

L'auteur lui-même a été confronté à un problème extrêmement sérieux.

Comme chaque année, il a rédigé le rapport d'activité de son établissement. Dans celui-ci figure le tableau des entrées et des sorties. Or nous nous sommes trouvés dans l'impossibilité de répondre à cette question : Jean-Pierre avait-il quitté l'établissement en 1989 ? Ou en 1988 ? Ou en 1987 ? Question qui n'a rien de subversif si l'on considère la situation générale des "malades mentaux" fréquentant "les centres d'accueils". (Ce dont il est question ici). Ceux-ci, en effet, peuvent fréquenter ces lieux régulièrement ou pas et, dans ce cas, cette prise de distance peut être signe de la résolution du transfert opéré un temps sur l'institution. Avec, espérons nous, un effet bénéfique. Ce travail s'opère progressivement et le moment où s'effectue la rupture peut ne pas être repérable. Il est clair dans cet exemple que, pour trouver une solution à son problème, l'auteur a dû changer ses références de pensée.

Nous cherchions au départ à établir un catalogue quantitatif des pensionnaires sortis de l'établissement en 1989, catalogue dont nous aurions pu tirer des enseignements sur les durées des séjours, et peut-être même sur l'efficacité de l'action de l'établissement.

¹ CHS : Centre Hospitalier, nouvelle dénomination des hôpitaux psychiatriques.

Pourtant, nous nous sommes heurtés à une impossibilité matérielle, non pas fortuite mais elle-même cohérente par rapport à la finalité de l'établissement et la démarche de la personne concernée.

Par ces exemples ordinaires et issus d'une expérience récente, nous interpellons deux volontés communément admises : la recherche d'un système d'évaluation du social qui soit totalement fiable et le *prima donné* dans cette quête à la dimension quantitative. N'y en aurait-il pas une autre et si oui laquelle ? N'y a-t-il pas quelque chose d'humain qui échappe à ces démarches et dont "l'oubli" ne permettrait qu'une approche atrophiée de la connaissance des phénomènes en jeu dans l'action sociale ?

L'impossibilité, pour des raisons logiques, de répondre à la question posée : Quand Jean-Pierre a-t-il quitté l'établissement ? Nous fait penser au paradoxe du tourne-disque de la Tortue de D.

Hofstadter. Le Crabe pense avoir acheté le tourne-disque Parfait et, à chaque fois, la Tortue lui offre un disque qui produit des sons qui font voler l'électrophone en morceaux. A l'issue de cette fable, Hofstadter expose comment Gödel a mis en lumière l'impossibilité pour tout système formel d'être parfait.

"La tortue affirme qu'aucun tourne-disque suffisamment performant ne peut être parfait, c'est à dire capable de reproduire fidèlement tous les sons possibles d'un disque. De même, Gödel démontre qu'aucun système formel suffisamment puissant ne peut être parfait, c'est à dire capable de produire toutes les assertions vraies sous forme de théorèmes. Or, comme le dit bien la Tortue pour les phonographes, cela ne semble être un défaut qu'en raison de nos attentes irréalistes concernant les possibilités des systèmes formels. Les mathématiciens du début de ce siècle avaient, malheureusement, de telles attentes irréalistes, et pensaient que le raisonnement axiomatique était la panacée. L'année 1931 fut une sombre année pour eux. Ils durent en effet accepter l'existence, à l'intérieur de n'importe quel système formel suffisamment puissant, d'assertions vraies mais non démontrables, c'est à dire son "incomplétude".

ET SI LA MATHÉMATIQUE ?

Ce qu'il y a de très déroutant dans la démonstration de Gödel, c'est qu'elle utilise des méthodes de raisonnement qui résistent, semble-t-il, à toute tentative d'incorporation dans un système formel quelconque. Il semble donc, à première vue, que Gödel ait découvert une différence jusqu'alors inconnue, mais très importante, entre le raisonnement humain et le raisonnement mécanique. On peut dire, pour décrire les choses de façon "romantique", que cette mystérieuse divergence entre les capacités des systèmes vivants et des systèmes non vivants se reflète dans la différence entre la notion de vérité et celle de nature théorématique"². (2)

La réfutation du *prima des mathématiques* peut paraître vaine tant celles-ci sont imposées comme modèles. Démarche logico déductive d'une part, recours à la quantification d'autre part (3) sont garants du sérieux scientifique. Pourtant, les historiens des sciences soulignent avec force ceci : ce qu'on appelle vérité scientifique est un discours reconnu comme vérité par le groupe des savants à

² C'est l'auteur qui souligne.

une époque déterminée. La validité d'une découverte se mesure à la conformité au paradigme scientifique défini par le groupe. Pourtant, à un paradigme donné peut s'en substituer un autre lorsque s'opère une "révolution scientifique".

"Les théories dépassées ne sont pas par principe contraires à la science parce qu'elles ont été abandonnées" (4), nous dit Thomas Khun, qui a mis en lumière cette notion de paradigme qu'il définit ainsi "Leurs découvertes (il s'agit d'Aristote, Ptolémée, Newton, Franklin, Lavoisier, Lyell précédemment cités) étaient suffisamment remarquables pour soustraire un groupe cohérent d'adeptes à d'autres formes d'activité scientifique concurrentes ; d'autre part, elles ouvraient des perspectives suffisamment vastes pour fournir à ce nouveau groupe de chercheurs toutes sortes de problèmes à résoudre. Les découvertes qui ont en commun ces deux caractéristiques, je les appellerai désormais paradigmes, terme qui a des liens étroits avec celui de science normale. En le choisissant, je veux suggérer que certains exemples reconnus de travail scientifique réel, exemples qui englobent une loi, une théorie, une application et un dispositif expérimental fournissent des modèles qui donnent naissance à des traditions particulières et cohérentes de recherche scientifique, celles par exemple que les historiens décrivent sous les rubriques d'"Astronomie de Ptolémée" (ou de Copernic), "Dynamique aristotélicienne" (ou newtonienne), "Optique corpusculaire" (ou optique ondulatoire) etc. (4)

Les travaux d'Alexandre Koyré (5) (6) ont permis de dater avec précision la révolution scientifique qui entraîna le mode de pensée moderne, que nous ne sommes que trop portés à considérer comme LA Vérité Scientifique. C'est à la physique galiléenne que revient le grand mérite d'avoir su en premier traduire les phénomènes en rapports quantifiables. C'est la logique de Descartes qui servit

de point d'appui à toute la recherche étiologique. C'est sur elle que s'appuya, et s'appuie encore tout effort de recherche, de compréhension du monde en occident.

D'AUTRES MODÈLES SCIENTIFIQUES

Pourtant, il n'en fut pas toujours ainsi, et la pensée aristotélicienne n'est pas "moins" scientifique depuis Galilée. On se sert d'autres références, simplement. Il est bon aujourd'hui de se rappeler un disciple d'Aristote qui vivait au Xe siècle, à la limite orientale de la Perse : Avicenne. C'était un homme d'un grand raffinement et d'une grande culture à l'époque où la Normandie de Guillaume "le Conquérant" était somme toute assez frustrée. Avicenne était à la fois un grand médecin et un homme politique. Grand médecin, sa science reposait autant sur l'observation clinique que sur le savoir de l'époque. Quant à celui-ci, autant sur l'enseignement des Grecs que sur celui des Chinois. A une époque où la médecine chinoise réussit, non sans mal, à trouver sa place complémentaire aux côtés de la médecine "moderne", le fait vaut d'être relevé. La place qu'Avicenne fait à l'étude du souffle dans son enseignement joue ici le rôle de fonction subversive. Le souffle en effet, c'est l'incontournable de la personne vivante.

Il convient, avant de revenir à cette question de la personne dans sa spécificité, de revenir à la notion de paradigme telle qu'elle est reprise comme balle au bond par Carlo Ginzbourg. Dans son article "Signes, traces, pistes" paru en français dans la revue Débat, il dégage les "racines d'un paradigme de

CCAF – Le Courrier n°2-Mai 2002

l'indice".

"Au fil des pages, j'essaierai de montrer comment, vers la fin du XIXe siècle, le champ des sciences humaines a vu l'émergence silencieuse d'un modèle épistémologique (ou si l'on préfère un paradigme) auquel jusqu'à présent on n'a pas accordé une attention suffisante. L'analyse de ce paradigme qui de fait est largement utilisé sans pour autant avoir été conceptualisé, aidera à sortir des impasses de l'opposition entre "rationalisme" et "irrationalisme". (7)

Il met en parallèle les méthodes de Morelli, Sherlock Holmes et Sigmund Freud.

Giovanni Morelli a révolutionné la question de l'attribution des oeuvres en histoire de l'art. D'après lui, certaines formules, caractéristiques de certains artistes, sont fatalement l'objet d'imitation de la part des faussaires ; c'est le cas de la bouche chez Léonard de Vinci. C'est également le cas pour les traits généraux comme la composition. Par contre, il existe des "détails" qui échappent à l'observateur qui sont dans leur répétition la signature quasi automatique de l'auteur, par exemple la forme de l'oreille ou des ongles des doigts.

"C'est ainsi que Morelli établit et catalogua scrupuleusement la forme des oreilles propre à Botticelli, à Cosme Tura, etc. traits présents dans les originaux, mais absents dans la copie. A l'aide de cette méthode, il proposa des dizaines d'attributions nouvelles d'œuvres exposées dans certains des principaux musées d'Europe". (8)

"Morelli reconnaît la main de l'artiste grâce à un détail insignifiant aux yeux de la majorité des gens et peut-être aussi aux yeux de l'auteur lui-même, de la même façon que le héros de Conan Doyle identifie un personnage grâce à des indices imperceptibles pour son ami Watson et même pour celui qui les avait laissés. La même règle vaut pour le spécialiste en attribution et pour le détective : le détail voyant, l'élément qui attire l'œil est le moins sûr ; il faut découvrir des indices mieux cachés, ils conduisent nécessairement au protagoniste. La découverte du protagoniste : voilà le but que le connaisseur doit atteindre par l'intermédiaire de l'attribution ; c'est là le seul dessin qui doit animer". (9)

Ginzbourg cite à juste titre la référence que Freud fait à Morelli : "Je crois sa méthode apparentée de très près à la technique médicale de la psychanalyse" (10), quand aux rapports de Freud et d'Holmes ils sont maintenant classiques. (11) et (12)

Faut-il, à l'appui de cette thèse, évoquer aussi Voltaire et l'admirable démonstration de Zadig accusé de vol et dressant pour sa défense le portrait d'une chienne qu'il n'avait jamais vue.

"J'ai vu sur le sable les traces d'un animal et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes

m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours". (13)

J'aimerais mieux, en m'appuyant sur la référence explicite que Freud fait à l'archéologie, mettre l'accent sur l'effort de reconstruction que suppose cette démarche. La cohérence de l'objet reconstruit fournit ici valeur de "preuve", chaque indice prenant ainsi sa place. C'est Knossos qui fournit ici le modèle.

"Son travail (au psychanalyste) de construction ou, si l'on préfère, de reconstruction présente une ressemblance profonde avec celui de l'archéologue qui déterre une demeure détruite et ensevelie ou

CCAF – Le Courrier n°2-Mai 2002

un monument du passé. Au fond il est identique, à cette seule différence que l'analyste opère dans les meilleures conditions". (14)

LE PARADIGME DE L'INDICE

Méthode de mise en lumière de faits, prise de sens de ces faits dans une théorie, ainsi se dégage un paradigme de l'indice qui vient prendre place non pas en position, mais en complémentarité du paradigme galiléen.

"Bien que la physique moderne ne puisse se définir comme étant galiléenne (sans pour autant renier Galilée), l'importance épistémologique (et symbolique) de Galilée pour la science en général est demeurée intacte. Il est cependant évident que le groupe de disciplines que nous avons qualifiées d'indicielles (médecine comprise) ne rentre absolument pas dans les critères de scientificité qui découlent du paradigme galiléen. Il s'agit en effet de disciplines éminemment qualitatives qui ont pour objet des cas, des situations et des éléments individuels, considérés comme tels, et qui, pour cette raison, aboutissent à des résultats qui comportent une marge d'incertitude irréductible". (15)

A l'intérieur de ce "paradigme de l'indice", il existe pourtant une ligne de démarcation très nette. Celle du choix de la prise en compte ou non de la subjectivité, ou plutôt de l'intersubjectivité. La quête de l'objectivité, y compris à travers l'expérience unique, l'étude de cas n'est plus à démontrer. C'est elle qui guide Lombroso, "flic modèle", c'est elle qui guide le médecin imposant des investigations toujours plus poussées pour s'assurer du diagnostic infaillible.

Et pourtant, il existe aussi un autre type de connaissance authentique qui ne peut se réduire à un savoir objectif. C'est celui de l'infirmière qui accompagne le mourant, de l'éducateur, de l'assistante sociale qui rentrent chez eux poursuivis par les projets et les projections, de l'aide à domicile qui prend le temps d'écouter avant de nettoyer, c'est celui de l'éducatrice technique qui permet au jeune autiste de s'emparer de son tablier comme objet fétiche, objet intermédiaire. Qu'il est beau, alors le tablier de l'éducatrice !

C'est ce monde de connaissance spécifique, savoir être et savoir faire fondus ensemble, que nous désignons sous le nom de paradigme du tablier.

Le petit Prince permet d'introduire le sujet, lorsqu'il aborde la 6ème planète, celle de géographe.

- "Elle est bien belle votre planète, est-ce qu'il y a des océans ?

- Je ne puis le savoir, dit le géographe.

- Ah ! (Le petit prince était déçu). Et des montagnes ?

- Je ne puis le savoir dit le géographe. - Et des villes, et des fleuves et des déserts ?

- Je ne puis le savoir non plus, dit le géographe, - Mais vous êtes géographe !

- C'est exact, dit le géographe, mais je ne suis pas explorateur. Je manque absolument d'explorateurs.

Ce n'est pas le géographe qui va faire le compte des villes, des fleuves, des montagnes, des mers, des océans et des déserts. Le géographe est trop important pour flâner. Il ne quitte pas son bureau. Mais il y reçoit les explorateurs. Il les interroge et il prend en note leurs souvenirs. Et si les souvenirs de l'un d'entre eux lui paraissent intéressants, le géographe fait faire une enquête sur la moralité de l'explorateur". (16)

Puis, lorsque le petit prince retourne dans le champ de roses après avoir rencontré le renard

CCAF – Le Courrier n°2-Mai 2002

"Le petit prince s'en fut revoir les roses

- Vous n'êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n'êtes rien encore, leur dit-il. Personne ne vous a apprivoisées et vous n'avez apprivoisé personne. Vous êtes comme était mon renard. Ce n'était qu'un renard semblable à cent mille autres. Mais j'en ai fait mon ami et il est maintenant unique au monde.

Et les roses étaient bien gênées.

- Vous êtes belles, mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes puisque c'est elle que j'ai arrosée. Puisque c'est elle que j'ai mise sous globe. Puisque c'est elle que j'ai abritée par le paravent. Puisque c'est elle dont j'ai tué les chenilles (sauf deux ou trois pour les papillons). Puisque c'est elle que j'ai écoutée se plaindre, ou se vanter ou même quelquefois se taire. Puisque c'est ma rose". (16)

LE PARADIGME DU TABLIER

L'ensemble de ce savoir faire et de ce savoir être qui est un authentique savoir, ce paradigme du tablier peut être comparé à celui des pilotes qui rejoignent les paquebots ou les cargos à l'entrée du port. Une récente émission de Thalassa nous a montré leur expérience. Pour pouvoir remplir à bien leur mission, ils doivent tout à la fois avoir une reconnaissance approfondie des caractéristiques du port, de ses courants de ses chenaux, connaître les caractéristiques du navire et tenir compte de la personnalité du capitaine. Le commandant reste maître à bord de son navire. C'est lui qui effectue les manœuvres d'entrée dans le port, assisté du pilote qui demeure à ses côtés.

Ces pilotes sont des hommes d'expérience, ayant été eux-mêmes commandants de bord pendant au moins 5 ans. Dans l'exemple cité, la nécessité d'assurer une permanence les met en situation de vie communautaire. Grâce à celle-ci, ils retrouvent l'esprit d'équipage, ils mettent en commun leur expérience individuelle de chaque jour. Chacun dans l'écoute de l'autre, mais aussi écouté par l'autre développe sa connaissance des difficultés (et de la manière de les éviter), des balises, des repères sur des navires et avec des commandants différents.

Le paradigme du tablier nécessite trois règles pour la transformation de la pratique en connaissance

- l'incontournabilité de la personne assistée
- l'incontournabilité de la prise en compte du milieu de vie
- la nécessité absolue d'un "lieu" d'étayage de la pensée.

C'est cette question de l'incontournabilité de la prise en compte de la personne assistée qui fait qu'il s'agit ici de sujet et non d'usager. Car il s'agit bien de la personne en tant qu'elle est susceptible d'énonciation singulière et spécifique. Le fait que ce "je" puisse être un "je - nous", c'est-à-dire que le sujet soit un collectif ne change rien à l'affaire, bien au contraire.

Qu'est-ce que cette incontournabilité ? Il s'agit d'une position particulière du travailleur social que nous définirons comme celle du "réfèrent - réticent". (18) Le trait qui unit les deux termes souligne l'aspect paradoxal de cette proposition. Dans cette proposition, le travailleur social (ou médical, ou

médico-social) se place non pas dans le face à face, mais à côté. Dans l'espace ainsi défini, il y a place pour "quelque chose" qui s'impose pour le sujet, qui ne peut être réalisé que par lui-même. Cette notion de "quelque chose" est très vague et très floue, car cela peut se passer dans des lieux, des situations concrètes très variées. Ce que nous pouvons dire assurément, c'est que cela a à voir avec la question du devenir. Dans un précédent article, nous mettions ainsi en rapport souffle et vaisselle, yoga et psychothérapie institutionnelle.

"L'un et l'autre - à moins de se pervertir et de n'être que des caricatures de ce qu'elles entendent être - sont tenues de prendre en compte l'individu pour ce qu'il est et non ce qu'il devait être. L'une et l'autre supposent un "parcours obligatoire" qui passe obligatoirement par le sujet lui-même dans son unité corporelle et psychique... La qualité de ce qui est véhiculé par ce "parcours obligatoire"... peut-être le lavage de la vaisselle au sein du groupe, la prise du logement, la mise en place d'une torsion... Certes tout le monde mange, tout le monde respire, tout le monde est "être en relation" et, en général, "ça se fait sans y penser". Ce sont dans les deux cas des activités essentielles. Or la

proposition par exemple de respirer dans les trois espaces rejoint la question de savoir qui fait les courses pour le déjeuner. Les deux propositions engagent la personne. Plus exactement, il convient de dire que les deux propositions proposent un engagement à la personne... Cette exigence d'authenticité va dépasser le négativisme de surface pour exprimer une revendication d'existence dès qu'est respecté le rythme propre de la personne, dès qu'il apparaît à l'intéressé que ce qui se passe là n'est pas une exigence de l'extérieur, mais lui qui le crée de l'intérieur". (19)

Il y a pour le "pilote" nécessité de prendre en compte la "vérité de l'être parlant" de la personne assistée. Il est Référent. C'est par rapport à lui que se joue la souffrance qui a engendré l'échec dans une ultime répétition et avec une issue heureuse grâce à sa présence. Il est Réticent. C'est sa renonciation à la toute-puissance qui permet à l'assisté d'être acteur, enfin ! Il n'y a pas à opposer ici l'action individualisée et celle auprès du groupe. Les travaux de D. Anzieu (20), R. Kaes (21), Enriquez (22) ont suffisamment mis en lumière l'existence d'un appareil psychique groupal pour qu'il soit inutile d'y revenir.

Autre chose est la prise en compte, à côté de cette réalité (ou logique) psychique (ou de l'intériorité) de la réalité (ou logique) sociale (ou de l'extériorité). C'est la prise en compte simultanée des deux que nous appelons "le grand Écart".

Le grand Écart, c'est l'écart, la différenciation indispensable entre les deux permettant de prendre conscience de la part subie et de la part provoquée dans la souffrance de la personne ou du groupe.

Le grand Écart, c'est aussi la gymnastique du travailleur social pour vivre avec, vivre à côté de, en prenant en compte ces deux réalités. Gymnastique à coup sûr épuisante puisqu'elle engendre cette "maladie" maintenant célèbre, le burn-out.

Dans la mesure où il se définit comme "vivant avec", "vivant à côté de", "référent réticent", le travailleur social est moins intéressé des phénomènes sociaux que de leurs effets. Et c'est à partir des effets qu'il s'intéresse aux phénomènes sociaux, aux situations sociales elles-mêmes. C'est ainsi lorsque Jean-Marie Petitclerc définit la souffrance sociale.

"Ces situations, où ne sont en cause ni un déficit physique ni une altération mentale ni un déséquilibre psychologique, mettent en évidence la rigueur et le poids de l'évènement social dans le

cours d'une vie. La souffrance qui crée l'évènement n'est dans un premier temps ni d'origine physique ou physiologique, ni d'origine mentale ni d'origine psychologique. Son origine réside dans un fait de société, dans une conjoncture sociale.

Lorsqu'on avance la notion de souffrance sociale, c'est de l'origine sociale de la souffrance dont nous voulons parler. Les effets peuvent certes en être multiples : affectifs, moraux, psychologiques, voire même physiques et psychologiques, compliquant ainsi la "souffrance d'origine sociale". De même elle peut faire basculer un équilibre fragile jusque-là compensé". (23)

Dans une perspective légèrement différente, Ginette Rimbault rejoint Jean-Marie Petitclerc lorsqu'elle décrit "Simon, un nanisme psychosocial". (24)

Cette prise en compte du social, qui ne joue pas à sens unique. L'insertion tant prisée aujourd'hui ne prend son sens qu'à travers la réhabilitation.

La fable citée par Erol Franko montre bien cette incontournabilité de la prise en compte du milieu. "Un fou, dit-il, vivant à la campagne, n'osait sortir de chez lui. Il se prenait pour un grain de maïs et craignait d'être picoré par les poules de son voisin. Guéri grâce aux soins appropriés, il n'en reste pas moins cloîtré chez lui. Son psychiatre tente de le persuader de sortir.

- Mais, dit le psychiatre, vous savez bien que vous n'êtes pas un grain de maïs.

- Bien sûr, répond-t-il, mais les poules, elles ne le savent pas". (25)

Et c'est généralement vrai.

Si l'on définit un champ de l'action sociale qui serait limité aux extrémités par le psychanalytique d'une part et le politique d'autre part, force est de reconnaître et la part du social, et la part du sujet. Côté psychanalytique, Marie Moscovici nous dit : "Dire qu'on ne s'intéresse pas au social, ce n'est pas vrai... On s'intéresse à l'analyse psychique de ce que vit un individu. Qu'il vive du social est indubitable, ce n'est pas moi qui dirait que les facteurs sociaux n'ont pas d'importance, mais ils sont évalués par le psychisme". (26)

Quant au politique, il a perdu la tête il y a deux siècles de ne pas vouloir entendre les sujets.

Il y a, à partir de là, à considérer la notion de causalité. La prise en compte de cette double réalité bat en brèche la notion de causalité univoque et force est de lui substituer la notion d'influence (ou d'effet) du milieu. Le flou même de cette expression renvoie avec rigueur à la plurivocité. L'influence ou effet du milieu n'a rien à voir ni à faire de la causalité au sens cartésien du terme et bien plus à voir avec la notion de bain, de bain musical en particulier. Il y a là quelque chose comme la prise en compte d'un espace spécifique.

"Nous ne devons pas oublier, non plus, que "l'influence" n'est pas une relation simple comme celle de "cause" à "effet", mais au contraire une relation très complexe dans laquelle "l'effet" est "cause", dit Koyré qui ajoute : "Dans un certain sens, et le plus profond peut-être, nous déterminons nous-même les influences que nous éprouvons et auxquelles nous nous soumettons". (27)

Certes, et bien souvent sans le savoir.

Cet espace peut être défini comme l'espace intermédiaire de Winnicott où l'interprétation a lieu quand l'enfant se surprend lui-même. Il peut également être pris dans le sens de "lieux" tel qu'en parle Michel Fennetaux : "Je parle également de "lieux", les guillemets soulignant ici la référence à ce

non-temps, et à ce non-espace, dont on lit l'indication expresse dans le *wo es war, soll ich werden*³. Ce terme veut mobiliser le sens du "topos" aristotélicien, sens devenu aujourd'hui presque impensable pour nous, du fait de son implication dans la conception de la causité qui est attachée à la pensée de la métabolè : il évoque, dans son sillage, "l'advenir - dans le voisinage de l'œuvre" et "l'advenir - dans la proximité de la fin" respectivement l'"energeia" et l'"en-telecheia" aristotéliciennes". (28)

C'est encore la métaphore du commandant de bord et du pilote qui rentrent au port qui vient à l'esprit.

Pour pouvoir parler de connaissance encore faut-il qu'il y ait étayage de la pensée et nous avons vu comment, non sans astuce, procèdent les pilotes. Ce "lieu pour la pensée avec", c'est le tiers médiateur indispensable entre l'imaginaire et le réel. C'est ce qui permet qu'il y ait à la fois articulation avec ces deux registres et possibilité de communication avec l'autre, transmission de l'expérience. Or ces lieux, dans le secteur social et médico-social font cruellement défaut et bien souvent le paradigme du tablier est hypothéqué par le complexe du tâcheron (à moins qu'il soit récupéré par la cuistrerie du géographe). Comme le dit Ronald Laing

"Nous menons une vie agitée : souvent notre travail théorique est accompli au cœur de notre activité, ou à nos moments perdus, quand nous ne sommes pas trop épuisés. Souvent aussi nous découvrons ce que nous faisons après l'avoir fait. Cela présente l'avantage de permettre une certaine approche empirique et pragmatique, et le désavantage que, si nous n'avons pas le temps de nous livrer à une réflexion critique, nous risquons de devenir dogmatiques sur le plan de la théorie et de nous rejeter dans la pratique. Un autre danger réside dans le fait que nous laissons à d'autres le soin de "théoriser", tandis que nous faisons ce travail. Aucun de nous ne peut se permettre de croire sur parole des gens qui peuvent pouvoir nous dire ce que nous faisons ou devrions faire, des gens qui ne font pas eux-mêmes le travail pratique, mais se croient en mesure de théoriser à son propos. C'est là un état de choc dangereux". (29)

Il y a quelque chose d'étonnant dans la tentation technocratique, c'est sa possibilité d'être à côté du sujet, voire hors sujet du fait même de son souci d'objectivité. Et l'on peut se poser la question de savoir s'il n'y a pas ici tentative d'évitement de la question du savoir de la vérité de l'être.

³ Là où c'était, c'est mon devoir que je vienne à être. (S. Freud)